

Cigale n° 7


Juillet/août 2010

Art/création/société

**Huit pages de démocratie
culturelle**

Parti communiste français

Contact PCF Culture :
Marie-Pierre Boursier
mpboursier@pcf.fr
Coordination : Jean-Jacques Barey
avec Christophe Adriani
Artiste associée : Martine Loyau
avec Valérie Évrard, photographe
Impression : lov 69200



Qu'espérez-vous
que la gauche
attende de vous ?

Pierre Laurent



Tout juste élu Secrétaire National du PCF, j'ai été investi de la mission d'amplifier la riposte à la droite et de donner un nouvel élan au Front de gauche pour construire l'alternative. Le sarkozysme foule au pied l'intérêt général. Inversant le mythe de Robin des Bois, il vole les pauvres pour donner aux riches. La contre-réforme des retraites en est l'illustration parfaite. La même logique est à l'œuvre pour la culture comme pour l'école, la santé ou la recherche : servir le profit d'une minorité contre tout ce qui participe de l'émancipation humaine. Nous appelons toutes les femmes et les hommes de gauche, toutes les forces de gauche, l'ensemble du mouvement social, culturel, citoyen à se mobiliser sans attendre 2012. Plus une réforme ne doit passer sans que nous réagissions !

À partir de toutes ces mobilisations, de toutes ces résistances, nous engageons dès à présent dans la France entière un processus de construction d'un **pacte d'union populaire** pour réussir le changement. Nous voulons mener un débat inédit avec le peuple français sur un projet de gauche pour sortir de la crise. Avec nos partenaires du Front de gauche, nous allons créer à cette fin des milliers d'espaces pour élaborer avec l'ensemble des forces vives de notre pays les grandes réformes qu'une politique, des institutions, une majorité de changement devraient mettre en œuvre dans tous les domaines.

L'art et la culture sont au cœur de tout projet d'émancipation humaine et doivent avoir toute leur place dans ce processus. Nous refusons la "marchandisation" de la culture, entièrement dévouée aux industries culturelles qui exploitent quelques "produits" sélectionnés pour leur rentabilité, au détriment de la diversité culturelle, de l'innovation, de la recherche et des actions indispensables au partage des œuvres par toutes et tous. Nous voulons construire un projet partagé en faveur des arts et de la culture avec ses actrices et ses acteurs, avec l'ensemble des citoyens, et définir une approche de l'intervention publique nécessaire au déploiement de ce projet. Pour contribuer à relever ce défi, nous venons de proposer à toutes les forces de gauche d'intervenir dans le cadre du festival d'Avignon lors d'un débat sur le thème : **la gauche face à l'enjeu culturel**. Je m'y rendrai pour représenter le PCF, porter nos propositions et en débattre avec les citoyen-ne-s et les professionnels de l'art et de la culture.

Pierre Laurent est secrétaire national du Parti communiste français depuis le 20 juin 2010.

Alain Hayot



C'est au démantèlement des politiques publiques de la culture que le pouvoir sarkozyste se livre. Il procède à la mise à mort de ce service public original que notre pays a construit pas à pas depuis la Libération, la création du Ministère en 1959 dont l'action sera relayée dans les villes et les territoires par les collectivités locales. La droite aurait-elle abandonné toute ambition culturelle ? Je ne le pense pas. Le projet culturel sarkozyste se construit sur les ruines du service public selon trois ordres : l'ordre de l'argent roi et de la marchandisation généralisée. L'ordre moral autour de l'identité nationale et des valeurs conservatrices. L'ordre du divertissement-abrutissement, autour de la mise sous tutelle de l'audiovisuel et du populisme de l'audimat.

Il est décisif d'élargir la résistance à ces agressions contre l'intelligence et l'imaginaire. Cela concerne tout le monde et pas seulement les actrices et les acteurs culturels qui doivent impérativement mieux croiser leur action avec celle de l'ensemble du mouvement social. Il s'agit de montrer l'enjeu politique que représentent l'art et la culture pour tous et singulièrement pour ceux qui à gauche portent l'ambition d'une transformation émancipatrice de notre société. Dans quelle société voulons-nous vivre ? C'est dans la réponse à cette question que peuvent et doivent converger le mouvement culturel et les forces politiques qui agissent en faveur des politiques publiques de la culture.

**Comment retrouver le lien entre création, appropriation populaire et éducation artistique ?
Comment remettre la culture au cœur des enjeux de société et de transformation sociale ?
Comment dépasser toutes les formes de domination et d'aliénation si l'on écarte le sensible, l'imaginaire et le symbolique ?**

Le temps de la résistance ne peut se concevoir aujourd'hui que dans le temps de la rupture et de la construction d'une alternative à ce monde vermoulu par l'argent, la haine de l'autre et l'endormissement de la pensée. L'art et la connaissance, la formation et la recherche, l'action culturelle et l'éducation populaire constituent des enjeux majeurs. Non, comme le pensent les libéraux de tous bords, pour faire émerger une économie (rentable) de la culture ou une société (profitable) de la connaissance mais pour construire une société d'émancipation humaine qui reste à inventer. C'est la responsabilité de la gauche d'aujourd'hui de renouer avec cette ambition fondamentale.

Alain Hayot est délégué national à la culture du PCF.

Gérard Astor

Ce que l'on peut offrir. Car c'est ainsi sans doute que l'on pourrait poser la question des rapports entre les artistes et les politiques, si l'on veut sortir du déni ou de l'instrumentalisation. Que devrait donc attendre toute force politique — et la gauche et en son sein un parti comme le Parti communiste — de nous, de moi, de notre expérience, de nos utopies, sinon que l'on nous permette d'entrer dans le politique avec ce que nous sommes ? Dans le désir d'apprendre de nous, en nous ouvrant les voies qui nous reliaient au peuple dont nous avons été exclus, ce peuple avec lequel pourtant nous n'avons cessé d'être en "vibration".

Entendons ensemble ce qu'écrit le poète et grand "politique" Mahmoud Darwich dans *La Palestine comme métaphore* : « Le politique, dénué d'approche culturelle ou d'imaginaire poétique, demeure de l'ordre du conjoncturel... »

Ce que j'ai tracé depuis trente ans au Théâtre de Vitry fut rendu possible par l'alliage de ma connaissance d'un territoire et des problématiques des écritures avec la rencontre de vrais politiques : les élus de Vitry, ceux du Conseil Général du Val-de-Marne puis du Conseil Régional d'Île-de-France. Cela donne aujourd'hui le croisement de compagnonnages lumineux entre des artistes venus de partout et des populations que nous avons rassemblées autour d'eux : Kader Attou, maintenant directeur avec Gilles Rondot du Centre Chorégraphique National de La Rochelle, Suzanne Lebeau, auteure québécoise dont "Le bruit des eaux qui craquent" a fait son entrée à la Comédie Française, Lia Rodrigues qui vient de fonder son Centre d'Arts au cœur de la favella de La Maré à Rio et d'accepter la commande d'une récréation du "Sacre du Printemps" au Théâtre de la Ville, ou encore Nicolas Hocquenghem qui dirige à présent le Théâtre de Bligny, Luciano Travaglino qui ouvre tous les soirs son Théâtre de La Girandole à Montreuil ou, pour la jeune génération, Cécile Fraisse et sa compagnie Nagananda...

Des livres, des films, des commentaires retracent ces aventures mêlées où la dramaturgie s'étend aux spectateurs ("émancipés" comme les qualifierait Rancière), les analysent, les aideront à perdurer, accompagnés de mes propres textes de théâtre, largement nourris de ces rapports inédits avec des artistes de tous bords et des publics, avec d'essais par lesquels je tente d'ouvrir de nouvelles perspectives pour comprendre les rapports entre le théâtre ou la danse et le politique, c'est-à-dire nous dans la société dès lors qu'elle s'organise. Tout cela vous est offert.

C'est le cinéaste Nicolas Klotz qui, dans un précédent numéro de "Cigale", inversait déjà la proposition. Ce que nous attendrions de la gauche ? Ce qu'elle devrait prendre de nous ! La gauche ? en fait toute force politique digne de ce nom-là au regard des hommes et de l'Histoire, qui devrait regarder vers nous et nous ouvrir les chemins que nous avons peut-être et pour une part déjà dessinés...

Gérard Astor est auteur et directeur du Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine

Les deux textes ci-dessous, de Marie-José Mondzain et Roland Gori, sont la transcription de larges extraits des entretiens vidéo réalisés par Samuel Wahl, à l'occasion de la soirée IMPOSSIBLE ABSENCE, au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, le 31 mai dernier, à l'initiative de la revue *Cassandra*. On peut en retrouver l'intégralité sur www.horschamp.org.

Roland Gori

Qu'est-ce que c'est, finalement, que l'art, sous une forme ou sous une autre ? Sous forme narrative, plastique, cinématographique..., l'art, qu'est-ce que c'est ?

C'est le moyen qu'a trouvé un homme et une femme pour raconter à un autre homme son rêve, par lequel il révèle et constitue à la fois sa réalité intérieure, sa réalité psychique.

Finalement, l'art est un ensemble de choses apparemment inutiles, pour pouvoir penser.

C'est une folie — au sens fort du terme, presque psychopathologique — de notre société actuelle que de considérer que ce qui ne rapporte pas, ne compte pas, est inutile, et n'a donc par conséquent aucune conséquence sur les autres activités. Pour faire très vite, si vous supprimez l'activité mythique, si vous supprimez l'activité rituelle, pour toute une partie de nos civilisations — il n'y a pas que la civilisation néolibérale —, vous supprimez l'agriculture, vous supprimez la science, vous supprimez en quelque sorte les activités humaines.

C'est une particularité, pourrait-on dire, de la modernité, que d'avoir dissocié la pensée mythique de la pensée calculatrice, de la pensée technique ou de la pensée économique. Je crois qu'on n'a pas pris la mesure de ce en quoi, justement, ces pensées soi-disant de l'inutile sont essentielles pour les activités les plus utilitaires. Rien ne nous dit en effet que si un écolier a plaisir à raconter un roman qu'il a fabriqué, qu'il a inventé dans une narration, dans une rédaction, à son petit copain ou à sa petite copine, rien ne dit que ça n'a pas de conséquences dans l'apprentissage même du calcul, des mathématiques ou de la chimie.

Si vous voulez, l'expérience du psychanalyste c'est plutôt de concevoir que ces pensées, apparemment inutiles sont essentielles, comme "denrées mentales" de la pensée la plus utilitaire, la plus technique, la plus scientifique. Et je crois que c'est une des grandes folies des réformes universitaires que de faire, justement, l'impasse sur les pensées "mythopoïétiques" comme essentielles même, pourrait-on dire, à la construction scientifique du monde.

Voyez Léonard de Vinci : on voit bien comment ses recherches sur la physique des fluides les plus extraordinaires se sont retrouvées dans les ondulations de la chevelure de la Vierge de l'Annonciation.

Par conséquent, il y a manifestement, pourrait-on dire, une "correspondance" au sens baudelairien du terme, entre des découvertes scientifiques et l'acte de création, dans la peinture par exemple. Et c'est une folie de notre temps que de penser qu'on peut séparer les choses et que ce qui compte, c'est d'abord la physique des fluides, la pensée technique, et qu'on ne perçoit pas que l'acte même de peindre des "Annonciation", l'acte même de Léonard de Vinci en peinture va aussi participer à un travail intérieur qui va favoriser ses découvertes scientifiques, les appareils et les drôles de machines qu'il a pu inventer, par ailleurs, dans ses aspects les plus techniques et scientifiques.

Roland Gori est psychanalyste, professeur de psychopathologie à l'Université de Marseille. Il est le fondateur de l'Appel des appels. www.appeldesappels.org

Leila Cukierman

Je ne sais plus ce que c'est que "la gauche". Je n'attends plus rien de "la gauche".

Je doute que "la gauche" attende quoi que ce soit de moi, de nous. "La gauche" nous ignore superbement en ce que "la politique" nous ignore. Nous, je veux dire nous citoyens.

Ce qui est un comble si l'on veut bien considérer que "politique" signifie les affaires de la cité.

L'idéologie de l'efficacité, de la rentabilité

comptable quantitative domine toute activité humaine.

"La gauche" gestionnaire s'est mise au pas de cette domination, tout comme l'institution culturelle gestionnaire.

J'ai besoin de rêver qu'on arrêtera les flux de pétrole s'échouant dans le Bayou, non parce que le marché perd du pétrole mais parce que le Bayou hante mon imaginaire. Il n'y a de politique que des idées donc des cultures, des arts, de la recherche; il n'y a de culturel que des idées, des arts, de la pensée, de la politique.

Marie-José Mondzain

Interpeller les politiques sur la question de la culture, c'est non pas demander aux politiques d'avoir une meilleure politique culturelle, c'est rappeler aux politiques qu'ils ne pourront exister en tant que tels, en tant que "politiques", que s'ils accompagnent positivement tout ce qui concerne la culture. Je veux dire que je fais de la culture, non pas un enjeu qui dépendrait des choix politiques, mais une condition de possibilité de la vie politique elle-même. Il est vrai que, comme nous sommes dominés par un pouvoir qui menace profondément la culture, on a tendance à exiger de ce pouvoir-là, qui semble être un pouvoir politique, de mieux traiter la culture, d'avoir une meilleure "politique culturelle".

Or c'est faire une erreur sur ce qui se passe véritablement : la domination que nous subissons aujourd'hui est précisément engagée dans un processus d'effondrement et d'effacement de la vie politique, et d'effacement de ses conditions. Si ces attaques sont intentionnellement dirigées contre la culture, c'est pour mieux entamer la vie politique, pour y substituer uniquement une vie du pouvoir, de la domination capitaliste et financière sur toutes les activités. Dans les textes qui régissent la mondialisation (...), tout ce qui concerne l'éducation et la vie culturelle et artistique a été réduit à un "service commercial", à une marchandise qui va circuler selon les mêmes règles de concurrence, de profit et de mercantilisation que n'importe quelle autre marchandise (c'est valable aussi pour la santé, la justice et l'environnement, mais là nous parlons de culture) : cela s'est fait lors des accords de l'AGCS et bien avant, en réduisant tout geste de culture et d'éducation (...). Défendre la culture, ce n'est pas lutter contre une "politique culturelle", c'est lutter contre l'effondrement du politique.

Pourquoi la culture est-elle condition de la vie politique ? Parce qu'elle est la condition même du débat, de la circulation de la parole, de la circulation des opinions, des jugements. Elle est ce qui règle la vie des conflits. Elle est ce qui donne sa chance à la création, à l'invention, donc au changement. Il ne peut y avoir de vie politique que si nos forces de transformation sont non seulement indemnes et sauvées, mais vivantes et radicalement soutenues sur le plan financier bien sûr, parce qu'un budget détermine les possibilités d'agir des artistes, des penseurs, des professeurs..., mais aussi pour faire vraiment geste politique de leur pratique de création ou d'enseignement.

Ce sont donc des choix budgétaires. Mais ces choix budgétaires doivent être issus non pas d'une décision financière, mais de choix politiques. Ces choix politiques sont des choix de société, des choix de vie, des choix par lesquels se déterminent ou non l'égalité et la liberté de tous les acteurs. C'est-à-dire de tous, au même titre, avec les mêmes droits. Défendre la culture c'est donc défendre les conditions même de possibilité d'accès à la citoyenneté, à la liberté, à l'égalité, à travers les gestes de la pensée et de la création.

Marie-José Mondzain est philosophe, directrice de recherche au CNRS.

Les arts, la pensée, la politique, loin de tout utilitarisme personnel ou économique, sont nécessaires à l'humanité, la communauté des hommes pour se fabriquer du projet, de l'échange. J'espère de "la gauche" qu'elle attende de nous une invitation à imaginer ensemble comment combattre l'idéologie dominante du capital, de la finance globale, et du marché.

Leila Cukierman est directrice du Théâtre Antoine-Vitez



Un homme rêve

Puisque enfin il faut tout se dire, voilà la vérité. J'ai beau être venu au monde à Boulogne-Billancourt, ma mère, elle, naquit en Égypte.

À Alexandrie, cette ville où, au moins depuis Bonaparte, cultures, mœurs, religions, hommes et femmes qui allaient avec, se croisèrent, se frottèrent et parfois se mêlèrent...

Et où mon grand-père Nessim régnait sur la plus prestigieuse librairie francophone, la plus belle librairie du monde, la Cité du Livre, parfois fréquentée, disait-on, par les puissants de la région. Et dont le sous-sol recelait des trésors, des bandes dessinées, rarissimes en ces lieux, ainsi qu'une alcôve secrète vouée à des amours fugaces qui l'étaient un peu moins. Une ville où sous mes yeux incrédules et parisiens, les poules couraient sur les toits plats des maisons blanches dans le soleil et où résonnaient les longs sanglots de leurs semblables qui agonisaient lentement, leur cou tranché pendant le long des seaux et des grandes bassines sanglantes. Une ville au goût de cuir, de menthe, de cris, de vert-de-gris, de mélopées, de oud et de tarabokas. Pour aller voir nos grands-parents, il fallait traverser la mer à bord d'un énorme bateau. La première fois j'avais sept ans. Cela durait des jours et c'était étonnant. Comme beaucoup là-bas, ma mère était de langue française, et elle était partie faire ses études à la Sorbonne. Elle y fit la rencontre fulgurante d'un poète qui vendait ses livres de porte en porte, de main en main. C'est ainsi qu'avant qu'ils n'en soient chassés, on allait voir Sarah et Nessim dans un pays de palmiers, de morceaux de déserts, d'ânes, de pyramides et d'embouteillages inouïs où nous retrouvions des cousins. Mes autres grands-parents, français, on ne les voyait pas. La mère de mon père était morte lorsqu'il était enfant et son père s'était remarié. Il attendit avec impatience de pouvoir fuir le foyer haï, et à l'adolescence il se jeta dans les maquis de Haute-Savoie ⁽¹⁾. Il était jeune pour l'emploi, à peine plus de quinze ans, sans blague. Son nom de résistant c'était "bébé". Il ne reprit plus vraiment contact avec sa famille. Il fallait donc traverser la mer. C'est une chose bien connue que le français qu'on parle dans ces régions du monde est magnifique, mais le plus étonnant, c'est que c'est absolument vrai. Cette langue est alors la trace infiniment précieuse d'une civilisation imaginaire que l'on protège et soigne comme une étoffe dont on a un jour hérité. Toute la mémoire transportée par ce vieux patois raffiné du latin, toute la matière qui la façonne y résonne dans chaque mot et demeure vive, délicieusement active, ennoblie, subtilement patinée par le rêve vague et sublime qu'elle emporte. Oui on roulait un peu les "r" dans ce français, mais on maniait avec distance et précaution cette langue que l'on savait chargée d'ombres, d'histoire et de lumière. Une langue très délicate, fragile et douce et forte, intime et familière comme le vieux parchemin dont on découvre qu'il parle d'aujourd'hui. Une langue qui fait appel à cette chose qu'on nommait *l'esprit*, dont chaque mot s'ouvre comme un livre, si précieuse qu'on n'était jamais sûr de la mériter tout à fait. Cette langue, la sienne, on l'entend alors comme une langue étrangère et on l'aime d'autant plus, on apprend à l'entendre autrement, de loin, et l'on se prend à ressentir qu'une part de soi aussi est étrangère. Cette extranéité, on le devine, appartient à notre culture. C'est le fleuve, cette langue, où comme dans les vagues du Nil roule le limon de notre histoire, une étoffe taillée sur mesure, pour les amants, pour les aventuriers de l'écriture, une langue savante, simple, complexe, un peu tordue, propice à cette ironie ambiguë dont raffola Voltaire et plus tard Cioran et qui fait

(1) Aujourd'hui il y a en Haute-Savoie, des hommes debout, de toutes générations, depuis les anciens résistants jusqu'à ceux, très jeunes, qui reprennent le flambeau d'une résistance qui n'appartient pas seulement à l'histoire mais qui doit se faire au présent. Ils s'appellent Citoyens Résistants d'Hier et d'Aujourd'hui. Walter Bassan, Raymond Aubrac, Gilles Perret, Serge Portelli, Didier Magnin, Stéphane Hessel, François Ruffin, Léon Landini, pour ne citer qu'eux. Chaque année ils se retrouvent au plateau des Glières et ceux qui les y accompagnent sont de plus en plus nombreux. Il faut absolument voir et faire connaître l'important film de Gilles Perret *Walter, retour en résistance*.

À ma mère

sans arrêt du roman malgré elle. Une langue qui donne envie d'essayer d'être (ou de paraître) intelligent, sinon subtil, pour se sentir à sa hauteur. C'est comme cela qu'on parlait le français là-bas. Et les plus simples appartenaient à l'élite du monde. C'est comme ça que l'on parla longtemps le français de la cour d'Angleterre à Saint-Petersbourg, mais c'est comme ça, aussi, que, souvent et encore aujourd'hui, on parle et on aime le français en Afrique ou dans les îles. C'est comme ça qu'on le parlait à Alexandrie.

C'est que cette langue est celle d'un rêve. D'un rêve. Un chemin qui nous est devenu commun.

Un rêve d'humanité qui des Lumières à la Commune, de tout cela dont ils eurent très souvent l'écho de loin, de cela qui n'a sans doute jamais été vécu comme on le croit, nulle part, oui, par définition, car c'est un rêve, et qui a pu finir en cauchemar, de tout cela ne cesse de parler. Mais c'est précisément cela, cette latitude, cette aptitude au rêve sans aucune garantie de rien, sans aucune *sécurité*, qui est le propre de l'humanité, c'est cela qui en fait le prix, c'est exactement cela que la somptueuse culture qui est la nôtre a minutieusement tressé au fil des paradoxes de l'histoire. Un outil pour la pensée et l'âme, pour ce que d'utilitaires crétins *utiles* croient inutile, le véhicule des symboles les plus élevés de ce que pourrait bien être l'Homme. Fraternité. Égalité. Liberté. Pourront-ils revivre ailleurs, ces mots français qui sont de moins en moins de France.

Et c'est pour cela, c'est une des raisons pour lesquelles, du point de vue du rapport à l'autre, du point de vue de la mise en chiffres forcée de toutes choses (jusqu'à ce qui fait de nous des êtres humains, notre capacité à *symboliser* le monde)⁽²⁾, du point de vue de la catastrophique perte d'humanité, du point de vue de notre refus absolu d'être transformés en machines, en producteurs-consommateurs, en spectateurs de la vie à qui il est interdit d'inventer, du point de vue de notre amour insensé de l'inconnu qui nous est familier sans qu'on sache comment, du point de vue du combat inévitable à mener contre l'érosion progressive de ce merveilleux patrimoine symbolique, cet incomparable trésor menacé par le sinistre *globish* des épiciers mondialisés, c'est pour cela, entre autres, que la terrible agression que nous subissons de la part des réducteurs de têtes ultralibéraux inspirés par Reagan et Bush, ces barbares incultes qui ont pris pied en Europe et veulent vider les hommes de leur substance, est totalement insupportable.

Et c'est pour cela que la France sera, oui, devra être, inéluctablement, le puissant fer de lance d'une résistance farouche à ce fléau, aux troupes de l'ignorance, de la bêtise en marche. Et c'est pour cela, je le pense, qu'il faut se révolter sans attendre. Par tous moyens, avec finesse et puissance, partout et sans relâche. Et porter haut ce secret caché dans les plis de la langue et de la mémoire précieuse qui nous fut transmise, ce secret gravé dans notre cœur qui a le pouvoir de nous rappeler — comme un cheval galope, un lion rugit, un poisson nage — ce que nous sommes et que l'esprit est au-dessus de tout. Ce secret qui dit ce qu'un homme doit être et ne doit jamais perdre et qui tient en trois mots. *Un homme rêve*⁽³⁾."

Nicolas Roméas

est directeur de *Cassandra/Horschamp*

(2) Si ça n'est pas encore fait il faut absolument que vous vous intéressiez à l'immense travail accompli par les membres de l'Appel des appels sous la houlette de Roland Gori, psychanalyste et professeur d'université qui travaille à montrer l'inanité des méthodes d'évaluation standardisantes made in USA qui sont aujourd'hui imposées en Europe dans le domaine notamment de la santé psychique et de l'éducation. www.appeldesappels.org

(3) Ça, c'est pour le symbole, maintenant il va falloir des outils pour se battre. Il va falloir d'urgence trouver des alliances politiques pour lutter contre la déshumanisation à laquelle nous faisons face. Ceux qui veulent nous représenter, ceux qui assument cette immense responsabilité d'être nos représentants politiques, doivent comprendre que la question aujourd'hui la plus importante, c'est celle de la culture, de l'art et de tout ce que j'appellerais l'univers symbolique. Il faut absolument que les politiques se réveillent, car sans eux nous ne pourrions rien faire et nous irons inéluctablement au désastre.

La question de l'art et de la culture est aujourd'hui au moins aussi essentielle que celle de la protection de la planète, c'est pour cela que nous avons lancé l'appel "Impossible absence". C'est pour ça que nous avons organisé une soirée d'alerte le 31 mai au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Et nous allons continuer ce combat vital avec tous ceux qui ont compris l'importance des enjeux. Voulons-nous sauver la planète pour qu'elle soit finalement peuplée de robots à l'apparence humaine ? Nous en sommes au stade où René Dumont se trouvait il y a une trentaine d'années, lorsqu'il prêchait dans le désert. Il a fallu attendre au bord du gouffre. Aujourd'hui, personne ne peut nier l'importance des enjeux écologiques, même ceux pour qui ce sont des mots vides de sens et qui en réalité n'en ont rien à faire, car ils ne voient pas plus loin que le bout de leur existence. Allons-nous attendre le moment où nous serons sur le point de perdre notre humanité pour prendre conscience des enjeux que portent les outils de la construction de l'humain ? Ces outils, on les nomme art, culture, connaissance. C'est l'univers du symbolique. C'est ce qui nous permet d'avoir un imaginaire sans perdre pieds. Et cet univers s'oppose absolument à celui du chiffre et de la quantité. Et chaque fois que nous acceptons de traduire le symbole par du chiffre ou de la quantité, nous détruisons un peu plus le symbole. Je développe ce sujet dans le numéro 82 de *Cassandra/Horschamp*, magnifique revue art/culture/société à laquelle je ne saurais trop vous conseiller de vous abonner. www.horschamp.org



5

**Les 8 & 9 janvier dernier, se tenait à l'initiative du collectif culture du PCF une rencontre nationale « Art, culture, émancipation ». On en retrouvera le verbatim sur www.pcf.fr/
Bernard Bloch et Claude Michel ont bien voulu réécrire, pour Cigale, leur intervention.**

Bernard Bloch

Depuis plus de deux ans, je travaille sur l'adaptation d'un texte d'Imre Kertész, *Le chercheur de traces*. Je ne pense qu'à ça. Il se trouve que le dernier livre de Kertész paru en français s'appelle *L'Holocauste comme culture*. Ce n'est pas un titre très vendeur, mais il est fondamental. Imre Kertész a été déporté à Auschwitz puis à Buchenwald à l'âge de 14 ans. Libéré, il a décidé de rentrer en Hongrie plutôt qu'aux États-Unis. Membre du parti communiste dans l'immédiate après-guerre, il a rompu avec lui peu après et a pourtant choisi de rester. Il a choisi de se confronter à ce qu'il appelle sa douleur, parce qu'il avait besoin de cette douleur, de ce deuxième totalitarisme, pour ne pas s'enfoncer dans le ressentiment.

Toute l'œuvre de Kertész tient en ceci : la Shoah et son avatar pervers, le Goulag (à moins que ce ne soit l'inverse), ont marqué une rupture définitive dans l'histoire de la civilisation occidentale. À partir de ce moment-là, son fondement même, construit depuis la philosophie grecque et l'invention du monothéisme, est définitivement caduc. Il s'agit de refonder une culture, une mythologie, non pas en considérant ces événements comme une parenthèse, des "crimes contre l'humanité" mais comme des crimes de l'humanité contre elle-même, de la culture contre elle-même. C'est d'ailleurs ce qui a fondé le programme du Conseil National de la Résistance. D'où vient en effet le concept de démocratisation culturelle, sinon de l'analyse de ce qui a produit le nazisme ? N'oublions pas cela : la destruction systématique des acquis culturels de la Résistance qui est à l'œuvre est le signe de l'oubli de la raison pour laquelle on a pensé la démocratisation culturelle.

« La mort : — disait le psychanalyste Lucien Israël —, y penser toujours, mais ne jamais organiser sa vie en fonction d'elle ». Refonder une culture à partir de l'Holocauste, signifie qu'il ne faut certes pas l'oublier, mais qu'il faut à tout prix éviter de s'y vautrer, de succomber à la sidération. Il s'agit de penser à la lumière de ce sombre événement ; et pour Kertész, la seule manière de faire, d'en faire quelque chose, de donner du sens à la survie, c'est la fiction, la poésie, l'art.

Pendant les quelques semaines qui ont suivi la libération par les Américains du camp de Buchenwald, Jorge Semprun et Imre Kertész, sans se connaître, ont vécu les mêmes événements et en tirent la même conclusion. Ils se posent cette question : comment allons nous raconter ? Et ils disent que la seule manière de se rendre audibles ne pourra passer que par l'art, la fiction, l'artifice. Le documentaire et le témoignage à eux seuls n'y suffiront pas. Imre Kertész s'est reconstruit en devenant écrivain. C'est par l'écriture qu'il a donné un sens à sa survie.

Pour en revenir à nous, ici et maintenant, je dirai que les pratiques artistiques, qu'elles soient "amateurs" ou "professionnelles" doivent s'interpénétrer incomparablement plus qu'elles ne le font. De quoi s'agit-il ? Pour nous, professionnels, il ne s'agit pas de surplomber ceux qui nous écoutent, de nous contenter de leur donner la chance de recevoir les magnifiques œuvres de l'Esprit, mais de leur donner envie d'être eux-mêmes, un peu, artistes. Ils ne viendront plus à nous simplement pour consommer une œuvre d'art, mais pour la vivre. Parce qu'ils sauront comment elle se fabrique, parce qu'ils en fabriqueront eux-mêmes. Et nous, professionnels, ne nous satisferons plus de pratiquer notre art devant un public déjà prêt à le recevoir, mais nous nous frotterons à ceux qui "n'y connaissent rien" et c'est cela, justement, qui nous ouvrira aux voies nouvelles de la création.

L'art, ça sauve la vie. Non pas que ça sauve de la mort, hélas, mais ça donne du sens à la vie. L'art, c'est ce qui évite à la vie de n'être qu'une survie.

Bernard Bloch est metteur en scène et comédien. Il dirige la compagnie Le Réseau, au sein de la coopérative Cap Étoile, à Montreuil-sous-Bois (93).



Claude Michel

On a trop souvent tendance, y compris quelquefois dans les milieux progressistes, à mettre sur le même plan la critique que l'on fait des politiques publiques, du rôle de l'État dans la culture, avec celle du rôle du marché comme facteur d'uniformisation culturelle et de nivellement. Or, il me semble que si l'on doit en permanence interroger les politiques publiques, on se trompe fondamentalement de cible et l'on peut même faire le jeu de nos adversaires, si on ne voit pas que nous vivons un temps où le démantèlement de "l'État culturel" comme celui de "l'État social" sont à l'ordre du jour et marchent du même pas.

Les politiques publiques, au plan national comme régional et local, c'est ce qui permet aux cultures d'exister, à la création de se déployer sous des formes multiples, de résister au rouleau compresseur du marché ; nous devons poursuivre cette résistance si l'on veut que le monde de demain soit plus riche de la diversité des cultures sur toute la planète.

Au sein du mouvement des coalitions pour la diversité culturelle, nous menons un combat pour l'exception culturelle : c'est une bataille difficile... Nous avons voulu la Convention de l'UNESCO sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles qui contient des dispositions très pertinentes. Nous l'aurions souhaitée plus contraignante face au droit international dominant de l'OMC. Mais cette Convention a le mérite d'exister, à nous de nous en emparer. Or les progressistes du monde ne s'en emparent pas suffisamment. Nous vivons un épisode nouveau ces derniers mois : l'Europe, avec sa Directive Générale "commerce", multiplie des accords de libre-échange avec de nombreux pays (Corée, Canada, Viêt-nam...) qui intègrent des protocoles de coopération culturelle. On mélange culture et commerce dans un marchandage généralisé. Notre action, celle des coalitions, a eu un effet positif sur cette stratégie européenne : on a réussi à faire reculer au moins en partie la Commission européenne qui semble vouloir maintenant séparer les accords commerciaux des protocoles de coopération culturelle. Sur ces enjeux, il s'agit d'élargir le cercle des connaisseurs. Tout cela n'est pas technique, mais politique.

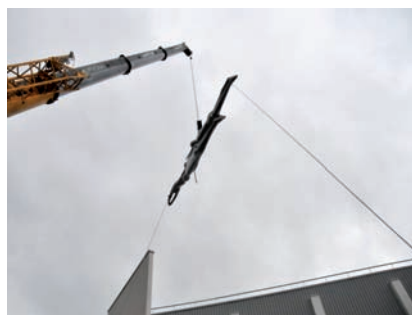
Aujourd'hui il s'agit d'insister sur deux aspects en même temps : le combat pour l'exception culturelle est toujours d'actualité et il a pris la forme plus récemment d'un combat pour la diversité culturelle, pour la construction d'un Droit international culturel...

Partout, les enjeux culturels sont sous-estimés, y compris dans les milieux progressistes.

On l'a vu, par exemple, lors des premiers épisodes du Forum Social Mondial en 2001, 2002 puis suite à nos pressions et à celles d'autres, ces enjeux ont ensuite été pris en compte en 2003 puis en 2005. Mais ce combat doit en permanence être poursuivi et renouvelé...

Prenons garde à certains discours de la modernité qui peuvent dissimuler des projets régressifs : On est vieux quand on est pour la modernité réactionnaire...

Claude Michel est secrétaire général-adjoint de la CGT spectacle, et trésorier de la Coalition française pour la diversité culturelle.



Diane Scott

En résidence critique pendant le festival d'Avignon 2009, Diane Scott a écrit un petit essai qui, à partir de la réalité des spectacles, aborde la question de la culture et du fonctionnement du théâtre public. Elle a bien voulu nous en confier un extrait.

« Il nous faut éclaircir le rapport entre théâtre, communauté et culture. Le théâtre est de tous les arts celui qui fait le plus fond sur le politique, mais qu'est-ce à dire ? Il y a bien là le risque d'une articulation mortifère entre ces trois termes. Il n'y a pas de communauté idéale, harmonieuse, dans une communion organique avec elle-même, comme le film *Avatar* en rêve (James Cameron, 2009). « Jusqu'à nous, l'histoire aura été pensée sur fond de communauté perdue et à retrouver ou à reconstituer », dit Jean-Luc Nancy. Autrement dit, pour copier une formule psychanalytique sur la jouissance primordiale, on pourrait dire que la communauté, c'est ce qui n'existe que d'avoir été perdu. La communauté du monde imaginaire d'*Avatar* est cette société parfaite, sans classes, sans violence, sans travail. Or n'avons-nous pas affaire aujourd'hui dans le théâtre, confusément, à ce fantasme de la communauté primordiale idéalisée, qui point peut-être en partie dans les difficultés que j'ai avec l'exercice festivalier en cette fin de mois de juillet, mais dont les pratiques actuelles n'en sont pas quittes pour autant ?

Cela revient à poser comme centrale la notion d'identification. L'identification serait le plaisir faible du théâtre, son mode le plus médiocre de relation possible, elle correspond à l'idée que le groupe se constitue sur la base du semblable, qu'on n'aime que ce qui nous ressemble et c'est finalement faire fond sur le possible de la communauté comme tout. N'est-ce pas ce que résume de façon exemplaire le nouveau slogan commercial « France Télévision nous rassemble, France Télévision nous rassemble » ? Introduire l'idée que le rapport au théâtre

puisse en passer par d'autres types de relations que la reconnaissance de soi, de ce que l'on pense que l'on est, engage une tout autre pensée de la société, qui ne s'imagine plus, dans la métonymie du peuple que la salle de théâtre représente, comme une totalité fusionnant avec elle-même dans une communion idéale, mais pose le groupe comme chose ouverte, constituable, dynamique, pour ainsi dire vivante. J'ai conscience que cette définition est trop lâche, elle est temporaire. Dans cette perspective la fonction dévolue à la culture n'est plus, ni de produire des objets où le tout de la communauté se mire sans défaut (fantasme d'une unité ethnique de la Nation où la culture est au pas), ni de produire une multiplicité d'objets à même de répondre aux besoins compensatoires de chaque groupe identifié comme autant de tranches de clientèles dans une étude marketing (la culture comme marché segmenté, où il faut mettre les tétines dans les becs adéquats), mais sa fonction est de permettre l'art et la pensée. »

Diane Scott, Carnet critique, Avignon 2009, L'Harmattan, L'art en bref, p. 103-105.

[1] Christian Bourgois éditeur, 1990, p. 29.

[2] « Tous les objets dérivent de la perte, ils n'en sont que les succédanés, les représentants fantasmatiques. Et ce, depuis la Jouissance, la Grande Jouissance initiale et mythique, jusqu'aux petites jouissances, jusqu'à des objets qui provoquent le désir et le vectorisent » (p.75), d'où « Au commencement était la jouissance », mais la jouissance n'était pas parce qu'elle n'existe qu'après avoir été perdue » (p. 102), Braustein, Nestor A., *La jouissance*, un concept lacanien, ERES, 2005.



Virginie Berland

« Que puis-je espérer que la gauche attende de moi ? » « Puis-je espérer que la gauche entende quelque chose de moi ? » Les partis de gauche se sont pris les pieds dans le tapis du système économique ultralibéral. La crise actuelle en montre les limites. C'est de manière radicale qu'il faut sortir de cette spirale infernale de la spéculation :

« Il ne suffit pas de changer la société, nous devons changer le monde en acceptant d'en être responsables. Nous devons être radicaux », dit Edward Bond. Que puis-je espérer, alors que l'abandon est partout, abandon des services publics et des acquis sociaux. La démocratie est bafouée, la parole des citoyennes et des citoyens n'est pas entendue, les manifestations sont vaines. Nous sommes nombreux, en France, en Europe et dans le monde entier, à penser qu'un autre monde est possible. Se situer dans le partage du commun, surveiller, contrôler et taxer la circulation des capitaux et non des êtres humains.

Réapproprions-nous l'argent public, notre argent, et choisissons d'en faire des armes, non pour opprimer l'autre, mais pour qu'il sorte de sa condition. Préservons la planète, prenons soin de notre prolongement, nourrissons nos enfants d'amour. Mon espoir est que la gauche n'attende rien de moi, mais qu'elle fasse avec moi, avec nous.

Virginie Berland est marionnettiste et plasticienne.

Euryale Collet-Barquero

J'ai croisé un rêve de gauche et on a discuté. J'ai pu enfin lui dire ce qui me tracassait.

« Il fut un temps où vous vouliez changer la vie. Changer. Pas améliorer. Vous n'aviez pas besoin d'être rouge foncé pour avoir cette prétention. Parce que j'ai une mémoire et que j'ai envie d'avenir, je voudrais que l'on se considère. Je voudrais qu'on se murmure des choses au creux de notre république. Elle et nous, on a besoin de vous. Plus que jamais.

Le mandat que je voudrais vous voir porter ? Celui de bouleverser les choses et de soutenir tout ce qui peut le faire. Parce que lorsqu'on veut changer le monde, il faut du soutien. Et l'art est un des premiers admirateurs du mieux. Non ?

L'art, donc. Celui qui nettoie nos regards. Celui qui élève. Celui qui sort des castes pour regarder le monde. L'humanité est cachée derrière, je le crois.

Vous pourriez faire que créer du sens soit un rôle primordial. Cela passe par la reconnaissance de l'Artiste. Évidemment. Considérer que sa nourriture est aussi parfois absolument terrestre. Que la réflexion a soif de temps et qu'elle le mérite bien.

On pourrait parler ensemble des moyens que l'on se donnera pour imbriquer l'art au quotidien du citoyen. Un art populaire. Oui. À qui vous accorderiez la qualité, l'envie et la durée. Un art vers qui on pourrait se tourner pour s'interroger et parfois répondre.

Voilà une belle folie. Non ? Parce que parfois je me surprends à croire que la diversité est un trésor, que la règle n'est pas forcément à respecter, et que le progrès est plus haut que le seul divertissement, et que la liberté de penser passe par la liberté de créer.

Oui, c'est un beau projet. Un projet de société. Il demande courage et utopie. C'est généralement le mélange idéal pour progresser. Non ?

Si. Je crois même que c'est vous, la gauche, qui me l'avez appris. »

Euryale Collet-Barquero est auteure-associée à la compagnie Nue comme l'ŒL www.compagnienuecommeloil.hautetfort.com



André Benedetto nous a quitté le 14 juillet 2009. Son ami Charles Silvestre lui rendait hommage le 18 juillet aux Carmes d'Avignon puis le 25 août lors du final d'Uzeste Musical 2009 (extraits).

Longue vie au Théâtre des Carmes-André Benedetto !

L'Urgent Crier de Benedetto



Charles Silvestre

Depuis près d'un demi-siècle, André Benedetto est resté comme un roc que l'on retrouve quand le rivage se perd. Un roc, dans la mer démontée, ça sauve ! ça écorche aussi !

André Benedetto a travaillé, comme un fou, à refaire le monde. Patiemment, chaque matin, chaque soir, en chaque lieu, chaque continent, un carnet à la main, il notait, annotait, les secrets de l'histoire et de ses contemporains. De Paul Riquet qui fit circuler l'eau du Canal du Midi à travers la Montagne noire en la faisant couler de son sommet vers les deux mers, il tira cette image d'une actualité saisissante : « De l'obstacle faire le passage ».

Poète d'abord. *Urgent Crier*, 1966. Texte magnifique à la hauteur du *Cri du ferrailleur* de Laurence Ferlinghetti, le beatnik américain. Épuisé depuis longtemps. Réédité avec soin et amour par Le temps des Cerises et objet de onze soirées, du 15 au 24 juillet, à Avignon, dans son Théâtre des Carmes, avec Bernard Lubat, Philippe Caubère notamment. Petits miracles de ceux qui croient à l'œuvre et aux lendemains qui chantent la poésie !

Le théâtre aussi bien sûr. Plus de cent pièces. Ecrites, jouées. Longue marche de la conscience.

L'Occitanie. Traversée avec sa baraque de comédiens comme Molière traversait les contrées. Est-Ouest. Deux mers et trois montagnes. Il avait glissé, mine de rien, ces mots qui remuaient le couteau dans la plaie : « C'est dur l'humain ». Oui, c'est dur l'humain, plus dur que le granit, plus dur que l'acier ! Benedetto s'y est attaqué. De front. Comme un chercheur d'or, il cherchait, lui, la vie, la vraie. Osons, pour Benedetto, les grands mots : tenue, modestie, rigueur, fierté, orgueil, honneur, discrétion, pudeur. Face à la course au facile, à la complaisance, à l'intérêt, cela s'appelle l'audace d'être !

Charles Silvestre est secrétaire national des Amis de l'Humanité.

Élise Chatauret

Je suis de celles et ceux qui travaillent sur un territoire et qui se soucient des personnes qui y vivent. Je travaille notamment avec des adolescents aux histoires souvent complexes, et, ensemble, nous réhabilitons un espace pour le rêve. Ensemble, avec une équipe, des artistes professionnels, des scénographes, des musiciens. De ce travail avec les habitants naissent des formes, des écritures. Nous cherchons des articulations entre ce public que nous rencontrons et ce que nous avons à dire, nous, avec ou sans eux mais d'eux, de nous, ensemble. Je ne vois pas de frontières entre mon travail d'artiste et ce travail dit de terrain. Pour moi, pour nous, c'est une seule et même chose. C'est la recherche de création d'un monde commun, changer la vie un peu, beaucoup parfois.

Nous n'avons aucune certitude, pas de solution, pas de produit parfait, ce sont toujours des tentatives. Ce que je sais, c'est que cet espace, ces espaces que nous créons nous permettent de respirer mieux, de transformer les cités qui nous entourent, la violence, la colère. Notre travail ressemble à celui, silencieux, des fourmis. Notre métier n'est pas de produire des pièces avec tête d'affiche ou qui rempliront les salles, mais bien de travailler au mystère, à l'intime, à la question de l'être ensemble, d'articuler le chaos pour le rendre audible.

Rien de tout cela n'est quantifiable, n'entre dans une seule case, rien de tout cela n'est rentable, ni en période électorale, ni dans les autres. Tout cela permet juste de mettre un horizon aux fenêtres des barres d'immeubles. J'aimerais que la gauche nous fasse le respectable affront de nous demander l'impossible : faire notre métier, c'est-à-dire ne jamais cesser de réinventer ce monde qui en a tant besoin.

Élise Chatauret est comédienne et metteur en scène. Sa compagnie Eltho est en résidence au Centre culturel Jean-Houdremont à La Courneuve.

Rencontres du PCF au Festival d'Avignon

• Mercredi 14 juillet à 16 h 30

Cour Saint-Louis

Salle de l'ISTS - 1^{er} étage

**LA GAUCHE FACE À L'ENJEU CULTUREL :
Quelle pensée, quel projet ?**

Comment remettre le sensible, l'imaginaire, le symbolique au cœur des enjeux politiques de la transformation sociale ?
Débat public à l'initiative du PCF, en partenariat avec la revue *Cassandra* Avec la participation de Pierre Laurent et de représentants nationaux de l'ensemble des partis de gauche

• Jeudi 15 juillet 2010 à 10 h 30

Cinéma UTOPIA-Manutention

4 rue des escaliers Sainte-Anne

JAFFA LA MÉCANIQUE DE L'ORANGE

Un film de Eyal Sivan

Projection et débat en partenariat

avec les Amis de l'Huma 84

avec Hassan Zerouky, journaliste à

l'Humanité, un membre de la délégation

palestinienne en France, et Colette George

de l'Union Juive Française pour la Paix

• Lundi 19 juillet à 16 h 30

Chapelle Sainte-Praxède

Rue Félix Gras

ART, CULTURE ET TERRITOIRES

Quels combats, quelles alternatives à la réforme gouvernementale ?

Les collectivités territoriales portent l'essentiel de l'engagement public en matière d'art et de culture. Comment peuvent-elles poursuivre leur mission ?

Débat public à l'initiative du PCF,

en partenariat avec l'ANECR

(association nationale des élus

communistes et républicains)

• Mardi 20 juillet à 10 h 00

Cinéma UTOPIA-Manutention

4 rue des escaliers Sainte-Anne

HORS LA LOI

Un film de Rachid Bouchareb

Sélection officielle Cannes 2010

Projection et débat en partenariat

avec les Amis de l'Humanité

Débat animé par Charles Silvestre,

avec Gérard Noiriel, historien.

Les photographies de Valérie Evrard qui illustrent cette publication témoignent du soin apporté à l'œuvre de Françoise Salmon *Les nageurs* qui orne le fronton du complexe sportif Béatrice Hess de La Courneuve. Françoise Salmon est née en 1919 à Paris où elle réside toujours. Résistante déportée à Auschwitz et Ravensbrück, elle est notamment l'auteure du monument à la mémoire des déportés au Père Lachaise. Cette série de photographies est extraite d'une "balade" en ligne sur www.topos93.fr, projet photographique réalisé par Valérie Evrard sur le territoire de La Courneuve et son patrimoine.

Ce septième numéro de *Cigale* rassemble les contributions de sept hommes et sept femmes... Que chacune et chacun soit chaleureusement remercié-e !
Mention spéciale à Christophe pour sa vigilance de tous les instants, à Valérie, Nicolas et Samuel (c'est à dire la revue *Cassandra*), pour leur complicité.
Sans oublier Martine Loyau, son talent, sa patience et sa ténacité.

JJB

Crédits photos : pages 1-6-7 : Valérie Evrard ;
pages 2-8 : droits réservés

